

# Le Messenger Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

Journal :

RUE SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolutions.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PREX

de

l'Abonnement

3 FR. PAR MOIS.

LE MESSENGER paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du Messenger, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

## Almanach Français.

SAMEDI 29 octobre. — Bataille de Malo-Jarosl (Russie), par Napoléon (1812).

## MONTEVIDEO, 28 Octobre.

Nous avons à répondre au *Constitucional* d'hier et au *Nacional* de ce matin. Citons d'abord les articles de ces deux journaux :

« Si nous pouvions, dit le *Constitucional*, regarder comme certaines les nouvelles que nous donne le *Messenger* d'aujourd'hui relativement à la réaction de principes qui, selon lui, se prépare à Buenos-Ayres, nous devrions féliciter l'humanité de la fin de cette barbarie, de cette férocité qui se montre dans tous les actes du gouvernement de Buenos-Ayres et de ses dignes serviteurs.

« Mais, quoique le *Messenger* se rende garant du récit qu'il donne de certaines particularités qui eurent lieu dans le bal donné par les sérénos, entre l'amiral Brown et Mariño, nous croyons, bien que la parole du *Messenger* nous inspire toute confiance, avoir des raisons suffisantes pour ne pas accrédi-ter la comédie au moyen de laquelle on a peut-être surpris la bonne foi du rédacteur, ni avoir confiance, alors même que ce qu'on raconte serait incontestable, dans les paroles hypocrites et menteuses de philanthropie et de fraternité que l'on met dans la bouche de personnages tels que Mariño et Rosas, dans le dessein peut-être de faire illusion aux gouvernements étrangers, en leur faisant entendre que le restaurador et les siens se disposent à changer le système de terreur et de barbarie qu'ils ont suivi onze ans, comme si la bête féroce inapprivoisée pouvait devenir un agneau plein de douceur.

« Dans un autre numéro, nous nous expli-

querons avec plus de détail sur le contenu de l'article du *Messenger*, que nous reproduisons ici. » (*Suit l'article.*)

Voici maintenant l'article du *Nacional* :

« M. l'éditeur du *Messenger*, qui est depuis peu de temps dans ce pays, a l'habitude d'admettre certaines nouvelles peu exactes. Telle est sans doute celle de la prétendue modération des mashorqueros dans le bal qu'a donné, au théâtre de la Victoire, la capitainerie de Buenos-Ayres, et le toast qu'on prétend avoir été refusé par Brown, parce qu'il contenait une imprécation contre les ennemis de Rosas.

« Le théâtre de la Victoire était décoré d'énormes affiches remplies de *mort* aux patriotes, au président de la république et à MM. les gouverneurs Paz, Ferré et Lopez.

« On y chanta des strophes qui ne contenaient que des vœux de mort et d'extermination.

« Les journaux de Buenos-Ayres ne sont remplis que de récits d'assassinats commis dans les provinces de l'intérieur sur les personnes les plus illustres des Argentins, par ordre exprès du sanguinaire Rosas.

« Brown commençait toutes ses communications par ces propos : *Meurant les saurages unitaires!* Comment donc peut-on croire qu'il ne voulut pas accepter un toast conçu dans les termes qui sont formulés officiellement dans ses communications? Comment peut-on supposer que celui qui permit (1) qu'on déchirât tout vif le brave capitaine Arana, protégé les sentiments de modération? Comment un si fameux assassin que Mariño, qui conduisit à ce bal sa femme parée des bijoux enlevés

(1) Ceci n'est pas exact, rien ne prouve que l'amiral Brown ait permis ou même ait pu empêcher les scènes qui ont accompagné la mort d'Arana. Nous reviendrons sur cette assertion.

à Da. Rosa Regules, put-il approuver ces sentiments de modération?

« Les derniers navires ne nous ont-ils pas amené une dame et un prêtre que Rosas voulait faire décapiter? N'est-il pas de notoriété publique que plusieurs individus ont été égorgés à Buenos-Ayres au commencement de ce mois? Les journaux de cette ville n'ont-ils pas publié des listes de proscription, et n'ont-ils pas annoncé que ceux qui refusaient d'être délateurs ou qui donneraient refuge aux proscrits seraient punis de mort?

« Donc, l'assertion de M. l'éditeur du *Messenger* est tout-à-fait inexacte. Jamais Rosas ne s'est montré plus cruel qu'aujourd'hui; nous en avons donné plusieurs preuves, et s'il était nécessaire, nous pourrions en donner plusieurs autres non moins concluantes.

Le *Constitucional* ayant réservé la question de l'exactitude de notre récit et se bornant à discuter la sincérité des sentiments manifestés par Mariño et Ortis Rosas, nous n'aurons qu'une seule observation à adresser au *Constitucional*, en attendant qu'il complète sa pensée, comme il l'annonce, sur la manière dont les gouvernements étrangers doivent accueillir ces apparences de conversion à un système moins odieux. Nous dirons au *Constitucional* que, alors même que ces démonstrations de sentiments plus humains ne seraient inspirées que par une politique hypocrite et astucieuse, nous nous en réjouissons cependant comme d'un véritable progrès; cela prouverait, en effet, que, ainsi que nous l'annoncions il y a bientôt trois mois, le gouvernement de Buenos-Ayres commence à comprendre le sentiment universel d'horreur qu'inspire le système de gouvernement qu'il a suivi jusqu'à ce jour, et à comprendre, en même temps, qu'il ne sera plus entièrement libre de continuer ce même

## FEUILLETON.

### Geneviève.

(Suite.)

#### XVII.

Pendant ce temps-là, Albert faisait des vers élégiaques que je ne vous conseille pas de lire, ô mes lecteurs! et Modeste faisait sa provision de cornichons, car on était dans le mois de septembre. Pour M. Chaumier il ne voyait rien de ce qui se passait chez lui.

#### XVIII.

M. Semler, l'instituteur très primaire d'Albert et de Léon, continuait à venir dans la maison, où il donnait encore quelques leçons aux deux filles; il se mirait, comme on dit, dans ses deux anciens élèves, et c'était de la meilleure foi du monde, qu'il s'attribuait, sans exception, tout ce que les deux jeunes gens possédaient d'avantages, tout ce qu'ils remportaient de succès. M. Semler n'avait jamais connu une note de musique; néanmoins, quand on applaudissait Léon, dont le talent sur le violon aurait enchanté un auditoire beaucoup plus éclairé que celui de Fontainebleau, il ne pouvait s'empêcher de prendre pour lui-même une partie des applaudissements, il s'inclinait pour remercier, et parfois même rougissait un peu; il en était de même quand

on disait que ses anciens élèves se présentaient bien, ou saluaient avec grâce, ou quand on parlait de la coupe élégante de leurs habits.

Il écoutait parfaitement M. Chaumier, faisait un peu les affaires de madame Lauter, qui, pour des raisons que nous avons énoncées, ne les pouvait confier à son frère; il donnait le bras aux jeunes personnes qui sans lui, n'auraient jamais pu se promener, ni dans la campagne ni dans la forêt, et Rose se plaisait à lui faire tenir sur ses deux bras, les échereaux de laine qu'elle dévidait, il dînait le plus souvent chez M. Chaumier.

Il arriva un jour, un peu avant l'heure du dîner, et raconta, entre autres choses, qu'il venait de rencontrer dans la ville, un beau jeune homme dont le cheval paraissait très fatigué; que ledit jeune homme avait prié lui Semler, de lui enseigner une bonne hôtellerie, ce que lui, Semler, avait fait avec empressement; après quoi le jeune homme lui avait demandé s'il connaissait M. Chaumier. M. Semler avait répondu qu'il avait cet honneur et qu'il allait lui-même dîner chez lui, ainsi que cela lui arrivait quelquefois; l'inconnu avait alors demandé si M. Albert était à la maison, puis il avait remercié M. Semler fort poliment, et il était entré à l'auberge.

— Et, dit Albert, à quelle auberge l'avez-vous envoyé?

— Je l'ai envoyé, dit M. Semler, à une auberge qui est en face du palais. — Pendant un séjour que l'empe-

reur fit à Fontainebleau, le cardinal C... s'y arrêta pour lui rendre ses devoirs...

— Et comment est ce jeune homme? dit Albert.

— Fort bien mis et fort bien élevé. — Le cardinal descendit dans cette auberge avec toute sa suite, changea d'habits et se rendit au palais.

— Son cheval doit être alezan brûlé?

— Je ne sais ce que c'est qu'un cheval alezan brûlé; il n'est ni blanc ni noir, c'est comme qui dirait un cheval rouge. — Après son audience, le maréchal du palais...

— Nul doute! S'écria Albert, c'est Rodolphe!

— Quel est ce Rodolphe? demanda M. Chaumier.

— Rodolphe de Reduil, le fils de tes amis.

A ce moment, Modeste vint dire qu'un domestique de l'hôtel apportait un billet pour M. Albert. — Ce billet était en effet de Rodolphe, qui priait Albert de venir dîner avec lui à l'auberge, où il lui expliquerait les causes de son voyage à Fontainebleau. — Albert prit son chapeau, annonça qu'il ne rentrerait pas dîner, et partit. — Rose quitta le salon.

— Le maréchal du palais, continua M. Semler, aversit alors le cardinal qu'il avait un appartement au palais pour lui et pour sa suite; alors, S. Em. fit savoir à l'auberge qu'on eût à faire transporter ses bagages; on revint dire au cardinal qu'il s'était élevé un conflit entre l'aubergiste et le valet de chambre, parce que l'aubergiste demandait 300 fr. pour un bouillon qu'avait pris S. Em. Le maréchal, témoin de la surprise du



système à l'avenir. Sans doute, comme dit le *Constitutionnel*, on ne peut donner à une bête féroce la douceur d'un agneau, mais on dompte peu à peu la bête la plus féroce, et on la met dans l'impossibilité de nuire. Ici, la féroce contre laquelle les puissances ont engagé la lutte est purement systématique, et nous croyons que l'inventeur du système en entretient déjà les dangers.

D'après le *Nacional*, beaucoup moins réservé que notre autre collègue, on pourrait croire, d'abord, qu'il se dit ici beaucoup de choses qu'il ne faut pas prendre au sérieux, et ensuite, que le rédacteur du *Messenger*, nouveau démarqué qui n'a pas encore bien compris le pays dans lequel il vit, admet souvent, dans son journal, des nouvelles peu exactes.

Avant de parler de l'article qui paraît avoir contrarié le rédacteur du *Nacional*, nous nous permettrons de faire remarquer à notre collègue que depuis bientôt trois mois nous avons publié les premiers un grand nombre de nouvelles plus ou moins importantes et qui ont toutes reçu leur confirmation. Une seule fois notre correspondant de Buenos-Ayres nous annonça prématurément que Rosas avait refusé la médiation de Buenos-Ayres, nouvelle qui par parenthèse fut répétée sans qu'on en suspectât le fondement; mais, peu de jours après notre correspondant, qui est d'ordinaire, comme on a pu s'en convaincre, assez bien informé, nous écrivit que la nouvelle qui s'était répandue dans la ville était prématurée.

Nous ajouterons qu'il y a deux sortes de nouvelles et deux manières de les publier. Il y a des nouvelles qui ne sont encore ni bien précises, ni officielles, mais qui se présentent cependant avec certaines garanties morales d'exactitude. Il peut être très-important pour beaucoup de personnes de connaître une nouvelle encore vague et non officielle, et un journal doit la donner avec le caractère d'incertitude qui l'accompagne. Puis il y a les nouvelles officielles ou que diverses circonstances peuvent nous autoriser à présenter comme telles. Nous ferons comprendre tout de suite la différence de nature de ces deux genres de nouvelles par deux exemples pris dans le *Messenger* lui-même.

Pour le premier genre, le *Messenger* n'en offre qu'un seul exemple, le voici :

8 octobre. — La goëlette de guerre française l'*Eclair* a apporté la nouvelle, généralement accréditée à Buenos-Ayres que l'avant-garde du général Oribe aurait

éprouvé un échec décisif. On portait à 5000 le nombre des soldats argentins tués dans cette rencontre. D'un autre côté, on parlait de deux officiers supérieurs de l'armée orientale qui auraient été pris par l'armée d'Oribe et immédiatement fusillés. On raconte, en outre, que l'*Eclair*, dans sa traversée de Buenos-Ayres, aurait rencontré un lanchon chargé d'officiers et de soldats de l'armée orientale qui passaient à l'ennemi. Bien que ces bruits divers n'émanent pas d'une source officielle, ils nous paraissent cependant avoir pris assez de consistance pour mériter d'être reproduits.

Dans cet article de nouvelles, il y avait un seul détail dont nous étions moralement certain, c'était la rencontre d'un canot chargé de déserteurs; comme cette nouvelle n'avait pas une grande importance, nous l'avons reproduite sous la même forme que les autres. Eh bien! de toutes ces nouvelles que nous donnions avec tant de réserve, il n'en est pas une qui n'ait été confirmée, en tout ou en partie. Cinq ou six jours après, en effet, le gouvernement annonça qu'un avantage décisif avait été remporté sur l'avant-garde d'Oribe. (L'addition d'un zéro qui avait porté à 5000 le nombre des morts, ne pouvait induire personne en erreur). Cinq ou six jours après, le *Nacional* ajouta qu'un officier de l'armée orientale avait été fusillé dans l'armée d'Oribe, et enfin, au lieu d'un canot de déserteurs, il s'en trouva deux en réalité.

Maintenant, comme exemple du second genre de nouvelles, nous présenterons l'article même qui excite aujourd'hui les doutes du *Nacional*. Ici ce ne sont pas des bruits recueillis et dont nous constatons seulement l'existence, ce sont des faits précis dont nous garantissons l'exactitude, si l'on veut, peut-être, quelques variations insignifiantes dans les détails.

Si nous voulions enfin donner, en fait de nouvelles, un exemple d'un troisième genre véritablement dangereux, nous prendrions celui de la nouvelle d'un naufrage récent, à Maldonado, d'un navire chargé de Basques, nouvelle qui a été donnée d'abord comme incertaine par les journaux du pays, et que le *Nacional* a confirmée le lendemain, en y ajoutant quelques détails. Cette nouvelle nous était parvenue avec la maritime du jour, mais nous l'avions supprimée, parce que nous pensions qu'avant de plonger tant de familles dans le désespoir il faut n'avoir plus aucun doute sur le malheur qu'on va leur annoncer. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter de notre réserve, car, fort heureusement, nous n'avions eu aucun sinistre de ce genre à déplorer.

Bien que le rédacteur du *Nacional* soit

depuis long temps dans ce pays, nous serions assez porté à excuser cette erreur, quelque funeste qu'elle puisse être, les apparences peuvent quelquefois être; assez fortes pour induire un journaliste en erreur; mais ce que nous nous expliquons plus difficilement c'est qu'après avoir reconnu la fausseté d'une semblable nouvelle, on ne s'empresse pas d'en prévenir ses lecteurs, et nous avons inutilement cherché cette rectification dans le *Nacional*. Voilà, nous l'avons franchement, ce qui nous étonne; c'est peut-être parce que nous sommes trop nouvellement débarqué.

Après avoir cité quelques détails qui ne contredisent en rien ceux que nous avons publiés et qui prouvent seulement que ces actes honorables ne sont encore à Buenos-Ayres qu'une faible exception, vérité qui est malheureusement trop évidente, le *Nacional* termine son article en disant : l'affirmation du *Messenger* est donc complètement inexacte. Nous dirons nous, que la conclusion du *Nacional* est complètement illogique, et comme l'espace nous manque aujourd'hui nous renvoyons à demain pour le lui faire comprendre clairement. Nous répondrons en même temps aux inductions exagérées que le *Nacional* tire des faits qu'il produit, et cet article nous ramènera naturellement aux conclusions pratiques que nous avons annoncées sur la situation politique du pays.

#### BULLETIN OFFICIEL.

Montevideo, 25 octobre 1843.

Le pouvoir exécutif de la république a l'honneur de s'adresser à la H. A. G. dans le but de l'informer du résultat qu'a eu l'offre que, par les ordres de leurs cours respectives, les ministres de S. M. B. et de S. M. le roi des Français, nous ont faite de leur médiation auprès du gouvernement de Buenos-Ayres.

Le gouvernement de S. M. B., désirant employer son influence puissante pour le bien de l'humanité, compromis par la guerre que se font les républiques de l'Uruguay et de Buenos-Ayres, invita celui de S. M. le roi des Français à s'unir à lui, afin d'offrir conjointement aux peuples belligérants leur imposante médiation. Celui-ci s'y prêta volontiers. Bientôt après, les ministres des cours de la Grande-Bretagne et du roi des Français regarant, de leur gouvernement respec-

Rodolphe à sa famille. Léon et Rodolphe se saluèrent poliment, et échangèrent quelques paroles. M. Chaudier s'enquit des nouvelles de son ami, et trouva Rodolphe grand. Modeste servit le café dans une cafetière d'argent qui ne paraissait jamais d'ordinaire, et alluma deux bougies de plus.

Pendant leur dîner, Rodolphe avait expliqué à Albert le but de son voyage à Fontainebleau, il avait perdu de l'argent au jeu, et pour obtenir de son père la somme qu'il avait à payer, il avait été forcé de simuler un voyage dans l'intérêt de ses études; il fallut donc qu'il fût quelque temps invisible à Paris, et il n'avait rien trouvé de mieux que de venir passer quelques jours à Fontainebleau.

On faisait de la musique tous les soirs; mais ce soir là, Léon ne voulut ni prendre son violon ni chanter. Madame Lauter accompagna tout à tour sa nièce et sa fille; Rodolphe fit de grands compliments, et parla beaucoup de l'opéra; il fut aimable et gracieux pour tout le monde, et n'oublia pas de remercier M. Semler de l'honneur qu'il lui avait fait. Monsieur, répondit monsieur Semler, pendant un séjour que fit l'empereur à Fontainebleau, le cardinal G... y arriva pour lui rendre ses devoirs.

Et, grâce à la politesse de Rodolphe, monsieur Semler, cette fois, put raconter son anecdote toute entière, et sans interruption.

(La suite à demain.)

A. KARR.

tif, l'ordre de présenter ensemble la médiation de leurs augustes souverains.

Le gouvernement de la république, qui avait auparavant demandé et obtenu la médiation de S. M. B., qui avait été sans succès, ne pouvait, sans inconséquence, la refuser lorsqu'elle lui était offerte de nouveau. Et, aussitôt qu'il fut instruit par le ministre de S. M. B. de la résolution nouvelle de son gouvernement et du concours du gouvernement français, il se hâta d'accepter cette nouvelle preuve de l'intérêt et de l'amitié que les deux gouvernements avaient résolu de lui témoigner.

En conséquence de cette acceptation, arriva bien à Rio de la Plata. M. le comte de Larde, ministre de S. M. le roi des Français auprès du gouvernement de Buenos-Ayres, qui lui offrit, de concert avec S. M. B., la médiation de leurs gouvernements respectifs pour faire cesser la guerre dans laquelle étaient engagées la république de l'Uruguay et de Buenos-Ayres. Ils firent valoir toutes les considérations tirées de l'intérêt des deux pays, de l'humanité, de la convenance, pour faire convenir le gouverneur de Buenos-Ayres de la nécessité où il était de ne pas refuser ce moyen honorable de conciliation.

Mais le gouverneur de Buenos-Ayres, après avoir fait attendre pendant cinquante jours sa réponse, a fini par ne pas accepter la médiation, et a motivé son refus dans un écrit fort long qui a été communiqué officiellement au gouvernement de la république.

Le pouvoir exécutif a jugé que le respect dû à la décence publique, à la dignité et à l'honneur des hauts pouvoirs d'une nation civilisée, ne lui permettait pas de transmettre à la H. A. G. cette pièce unique en son genre et entièrement hors des usages de la diplomatie des peuples civilisés. C'est une diatribe violente contre toutes sortes de personnes. C'est un manifeste de proscription contre le chef de l'Etat et contre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, contredisent les prétentions et s'opposent aux projets du gouverneur de Buenos-Ayres. C'est une manifestation inhabile de principes sur lesquels s'est basé le gouvernement de cette ville dans ses rapports avec les puissances européennes et dans ses projets sur notre pays.

La H. A. G. saura qu'il n'y a à espérer de paix avec le gouverneur de Buenos-Ayres que celle qu'on conquerra les armes à la main. Dans la réponse qu'il a faite aux ministres qui lui offraient leur médiation, il a renouvelé ce terrible dilemme que le P. E. fit connaître aux H. H. CC. en son message du 16 février dernier : *Lui ou nous*. Il ne nous laisse pas de milieu. Dans cette terrible alternative, le choix que nous avons à faire n'est pas douteux.

La H. A. G. voit par là que la guerre se prolonge plus que ne l'avait pensé le P. E. Il croyait que le gouvernement de Buenos-Ayres eût respecté ce que toute puissance politique respecte, la médiation de deux grandes puissances. Il l'a laissé apercevoir, dans le même message, qu'il avait l'espérance de voir qu'un traité de paix durable et promettant une longue tranquillité serait bientôt signé; mais il a vu avec douleur qu'il honorait trop son implacable ennemi en lui prêtant de tels sentiments.

La guerre, H. A., se poursuivra avec rigueur, Dieu nous aidant avec succès. La république a une armée nombreuse, remplie d'enthousiasme et d'un courage décidé. Elle a un général dont 50 ans de combats ont fait connaître l'habileté; elle a des alliés fidèles, intéressés comme nous à écraser l'ennemi du

repos public; mais il faut de nouveaux et nombreux sacrifices. Le gouvernement vous soumettra bientôt les mesures qui doivent le mettre à même de soutenir avec avantage cette guerre impolitique, injuste, inhumaine, que nous fait le gouverneur de Buenos-Ayres.

Que Dieu conserve longtemps la H. A. G.

Joaquín SUARES.

Francisco Antonio VIDAL.

#### Armée alliée de l'Entre-Rios.

L'armée de la république qui, depuis le mois de janvier, occupe une grande partie de la province d'Entre-Rios, a augmenté considérablement en nombre, en valeur, en discipline et en enthousiasme. Tout ce que l'ennemi emploie de rigueur pour engager ses soldats à se battre avec détermination pour une cause qu'ils détestent, pour des chefs et pour des maîtres qu'ils abhorrent, ne peut les faire tenir en présence de nos braves qui, sans faire attention au nombre de leurs adversaires, mais seulement à la justice de la cause qui les anime, ne s'écartent pas une fois sur eux qu'ils ne les fassent prendre la fuite, après leur avoir fait éprouver des pertes. Ces préludes de leur ruine complète se répètent assez souvent. Le 16, un petit détachement de sept hommes, commandé par un sergent dont nous regrettons que l'ordre du jour ne nous dise pas le nom, sachant qu'en un coin de Nancy se trouvait un détachement de quatorze hommes de l'ennemi, va le chercher. Le bat, égorgé son commandant, nommé Erenosa, lui tue un soldat et en fait prisonnier cinq, qui sont : Encarnacion, Obando, Cipriano, Godoi, Dionisio, Ramos, Gerónimo, Dominguez....

Le 17 un détachement du colonel Borda, composé de 16 hommes sous les ordres du capitaine Altamirando, rencontra un peloton ennemi de 30 soldats les battit, les força de fuir en emportant plusieurs blessés et après avoir laissé trois morts sur le champ de bataille.

M. le président de la république, M. le général Paz et les autres qui doivent travailler à une œuvre d'humanité et de civilisation en renversant un gouvernement aussi féroce et aussi sanguinaire que celui de D. Juan Manuel Rosas et de ses partisans se trouvent déjà en ce moment sur la rive droite de l'Uruguay, et dans peu de jours au-dessus des forces de l'ennemi. Cet ennemi rempli de jactance, qui annonçait déjà sa domination sur la partie orientale, qui menaçait de décapiter tous ceux qui n'auraient pas émigré, se voit réduit à un coin de la province d'Entre-Rios, où il laisse la patience des malheureux qu'il enchaîne et qu'il y a traînés des provinces intérieures pour les faire les instruments de l'oppression de la Bande-Orientale et de Corrientes.

Pendant que l'armée se prépare à marcher contre les forces d'Urquiza et d'Oribe, les indomptables Santafecinos combattent avec fermeté contre les oppresseurs de leur province, et les ont réduits à s'enfermer dans la ville où ils périront de misère.

La proximité des combats, dans lesquels doivent se disputer la victoire, la civilisation et la barbarie, n'a pas fait oublier à nos braves ces jours d'honneur et de gloire, dont le souvenir est nécessaire pour nourrir cet esprit de nationalité indispensable pour soutenir la gloire, le pouvoir et les destins d'un peuple nouveau.

Le 12 octobre l'anniversaire de la bataille de Sarandí a été célébré au quartier général de M. le président, et à l'armée avec toute la solennité que le permettaient le lieu et

les circonstances. Les félicitations, les vœux, les protestations de se consacrer à la conservation de la liberté de cette partie du monde, plus malheureux aujourd'hui que jamais, ont rempli cette journée mémorable.

Le président de la république harangua ainsi les soldats qu'il avait à ses ordres : (1).

« Soldats, c'est aujourd'hui un des plus grands jours de notre république. C'est aujourd'hui le glorieux et mémorable anniversaire de la bataille de Sarandí. C'est en ce jour, qu'en 1825, la valeur des orientaux détruisit une des plus fortes colonies qu'eut pour son soutien la domination étrangère. C'est en ce jour qu'une armée épuisée par nos anciens malheurs disparut comme la poussière en présence de nos braves.

Ce triomphe magnifique prépara les importants succès qui donnèrent le jour à notre république. C'est du succès remporté en ce jour que date notre prospérité et notre agrandissement.

Soldats! un motif non moins grand et non moins honorable doit contribuer à rendre ce jour célèbre, à remplir vos cœurs de l'orgueil le plus noble et de la plus vive allégresse. Le 12 octobre 1833, après une pénible et dure excursion en pays étrangers, où vous vainquîtes les plus grands obstacles sans autre ressource que votre valeur, et sans autre guide que notre patriotisme, vous avez traversé le Uruquin, pour retourner dans vos foyers, châtier un tyran domestique, qui avait audacieusement foulé aux pieds les lois de la patrie, qui s'était rendu ignominieusement au cruel tyran de Buenos-Ayres et avait levé le noir et scandaleux étendard de la plus affreuse tyrannie. Yucutaja, Yi, Palmar ont été les témoins de votre valeur, et la république revendiqua sa dignité, ses institutions et ses droits. Tout cela a été l'ouvrage de votre constance, de votre courage et de votre bonne conduite. Glorifiez-vous donc de jour aujourd'hui des fruits précieux d'un si beau et si noble dévouement.

Soldats! rendons à l'Eternel en ce jour, de si heureuse mémoire, les plus sincères hommages de notre reconnaissance pour ses bienfaits, et n'oubliez pas qu'il vous reste encore de grandes choses à faire pour accomplir et pour couronner votre ouvrage et consolider les bases de la république.

Au quartier-général, à la Barra de San Francisco, 12 octobre 1842.

FRANCISCO RIVERA.

José Luis Bustamante.

Pour copie conforme : Pedro J. Ocampo.

(1) Le *Nacional* a publié le 24 cette même proclamation qui lui a été remise par un correspondant, qui l'a tirée sans doute d'une bonne source, mais il s'y trouve des expressions qu'une lecture plus réfléchie eût fait supprimer si elles eussent été dans la première rédaction. Ces expressions ne se trouvent pas dans la proclamation qui nous est venue du quartier général. Dans celle que publie le *Nacional* est une phrase qui pourrait blesser l'honneur du à un souverain ami, et porter atteinte à des souvenirs glorieux. Ces phrases, ne sont pas dans la proclamation donnée par le gouvernement; le texte authentique est celui qu'il publie.

GRAND BAL de Société samedi 20 au salon du CAFE AMERICANO. — Les dames qui n'auront pas reçu de cartes d'invitation, comme ne connaissant pas toutes celles qui prennent part à nos soirées, nous les invitons à venir samedi prochain, à la soirée des plus brillantes. Le bal commencera à 8 heures et continuera toute la nuit.

APARTEMENTS A LOUER, offrant toutes les commodités nécessaires, pièces hautes et basses, à un prix modéré. S'adresser à M. Laphin, derrière le théâtre neuf, deux quadras au sud du marché.

APARTAMENTO BATU ARQUILATZECO. — Comolite guaze ofreyzen tyenne ganneo gambara eto beherego prezio bilerarin latian. — Naguaren abaza M. Laphin, etelean teatro, herriko leku onduko beherego eta preferatzen ditut partikularkei herkuldan.

A vendre un magasin, situé rue de los Pasadores, n° 33, maison de madame Himont. S'adresser au magasin même.

cardinal, insista beaucoup pour en savoir la cause, et alla conter l' anecdote à l'empereur....

A ce moment, on avertit que le dîner était servi; mais Rose n'était pas prête; on l'attendit en faisant un tour de jardin. Léon rentrait, M. Semler s'accrocha à lui; et continua l'histoire qu'il avait commencée aux autres.

L'empereur fut on ne sait plus irrité, et ordonna qu'on fermât l'auberge et qu'on abâtît la maison; on eut grande peine à obtenir la grâce de la maison, mais l'auberge fut fermée et ne fut plus ouverte que longtemps après.

— Mais que diable me contez-vous là, M. Semler ? dit Léon.

— Je vous conte, dit M. Semler, l'histoire de l'auberge on l'ai envoyée ce jeune homme.

— Quel jeune homme ?

— Rose alors descendit, elle avait changé de robe et s'était recueillie.

— Mon Dieu ! Rose, qu'as-tu donc, dit Léon, que te voilà si belle !

— C'est, reprit M. Semler, que nous allons probablement avoir une belle visite ce soir. Un beau jeune homme très riche des amis de M. votre oncle, M. Rodolphe de Redeuil.

— Ah ! dit Léon avec indifférence.

— Je croyais, dit madame Lauter, qu'il était de tes amis.

— Je le connais peu, reprit Léon, mais Albert le voyait

beaucoup à Paris.

Et l'on se mit à table, mais sans savoir pourquoi on était silencieux et de mauvaise humeur. Cette arrivée d'un parisien et d'un étranger lui semblait déranger la douce intimité de la famille et de la campagne; la toilette de Rose le contrariait, et quoiqu'à côté d'elle à table, il ne lui adressa pas la parole une seule fois, contre son habitude.

Il se demandait à lui-même ce qu'il y avait de si grave, et quel intérêt il mettait à ce qui se passait, qui put ainsi tourmenter son esprit, et assombrir son imagination. Il se trouvait parfaitement ridicule, et se disait qu'il fallait parler à Rose; mais au moment où il ouvrait la bouche, il s'apercevait qu'il ne trouvait rien à lui dire; il cherchait, et il ne rencontrait que quelque observation desobligante ou bien on entendait quelque bruit au dehors, et Rose tournait les yeux du côté de la porte. Geneviève regardait son frère, et cherchait à deviner la cause de son silence. Le dîner se passa ainsi, et M. Chaudier, en attribuant la tristesse à l'absence d'Albert, dit qu'il n'aurait pas douté que M. Albert s'en allant ainsi à l'honneur du dîner, et qu'il aurait été bien plus raisonnable d'aller chercher M. de Redeuil et de l'amener dîner à la maison, que d'aller dîner avec lui à l'auberge. Modeste prit la parole, et répliqua que son dîner ne permettait pas d'inviter un M. comme M. de Redeuil, et qu'il fallait l'avertir quand on avait du monde.

Comme on prenait le café, Albert entra, et présenta



## A VENDRE:

### OJO AL AVISO.

Se vende ó se alquila la pasteria de D. Pedro Salaberry que tiene excelentes comodidades para este negocio; tiene dos grandes galpones con pescheros y el piso empedrado con dos casillas de madera para habar; se dara por un precio comodo, el que se interese en ella, puede ocurrir en la misma pasteria hallara con quien tratar. Dicha pasteria esta á la esquina de la casa de D. José M. Esteves una cuadra fuera del mercado.

**A VENDRE.** — Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de Cagancha. Les personnes qui désiraient l'acheter peuvent se présenter audit établissement, où ils pourr. ont traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

**MAGASIN A VENDRE.** — On vend le magasin rue de San Telmo, n.º 1, dans la maison de feu Francisco Cortina. Il se recommande beaucoup par sa position avantageuse, et le capital qu'il doit employer est très peu de chose. On pourra se rendre à ladite maison pour traiter de cette affaire, ou bien à l'Agence Française, rue des Pescadores, n.º 23.

**A vendre à l'amiable une PROPRIÉTÉ** de 510 varas carrées, formant esquin, avec corps de logis, cuisine et une belle citerne, à l'entrée de la nouvelle ville. Le produit net, est de 250 \$ par mois. Pour plus de renseignements, s'adresser à l'Agence Française, rue des Pescadores, n.º 23.

**Se vende en el precio mas acomodado una FINCA** de 310 varas cuadradas, formando esquin, con estensas viviendas, cocina y un aljibe abundante. Se halla á la entrada de la ciudad nueva. El producto neto es de 251 \$ mensuales. Para mas datos dirigirse á la Agencia Francesa, calle de Los Pescadores, n.º 23, donde está depositado el plano de dicha finca.

**Se vende el ALMACEN** sito en la calle de San Telmo, n.º 1, (siendo el paraje mas ventajoso que se puede encontrar), con su escritorio correspondiente y damas efectos que se enclavian.

En la misma casa daran razon hasta las diez de la mañana. Tambien se pueden ocurrir á la calle del Porton No 116, para la informacion correspondiente.

**A vendre, un modèle de MECANIQUE A FAIRE LES BRIQUES.** — Ladite machine, exécutée en grand, peut fournir douze mille briques par jour. Celui avec qui on traitera pour ledit modèle se charge de procurer un ouvrier capable de l'exécuter en grand et qui répondra de son ouvrage.

S'adresser au magasin de vins, grande rue du Marché, No 33.

**MAGASIN A VENDRE A LA PLAZUELA DU MOULIN.**

On vend (A CAUSE DU DEPART du propriétaire) le MAGASIN NAVAL, situé dans la rue de San Telmo, n.º 23, vis-à-vis des maisons neuves de don José Eco.

Les avantages qu'offre cet établissement, tant par sa position avantageuse que pour le crédit dont il jouit déjà, sont d'une qualité peu commune.

Les personnes qui s'y intéressent sont priées de se rendre à la même maison, où elles trouveront le propriétaire, avec lequel elles pourront s'entendre.

Dans la rue San Joaquín, n.º 10, il se vend un magasin de VERROTTERIE et de VIVRES, qui, pour le peu de capital qu'il demande, pour la localité dans laquelle il se trouve, et pour la régularité de la maison, peut, doit convenir beaucoup à ceux qui pensent à mettre un autre établissement que celui qui s'y trouve actuellement. — Les personnes qui désirent l'acheter peuvent s'adresser à la même maison.

**A VENDRE,** á Buenos-Ayres, rue du 25 de Mai, n.º 32, le superbe établissement de BAINS et HOTEL du défunt Joseph Ballester. Sa venue devant s'absenter du pays sous peu.

L'établissement est le seul qu'il y ait dans cette capitale; il se compose de 16 baignoires en cuivre, avec une immense chaudière, montée pour faire chauffer beau nécessaire. Chaque baignoire a ses tuyaux et chets en cuivre. Une pompe contruite dans un puits, rempli avec un cheval les baignoires d'eau, le tout se trouve dans le meilleur état de service.

L'hôtel se trouve situé dans le même corps de logis; il consiste en 15 ou 20 pièces meublées. Le train de cuisine est des plus complets. Le prix du loyer est modéré.

Les personnes qui désiraient acheter cet établissement, doivent venir ou charger quelqu'un de traiter avec la propriétaire, qui habite la susdite maison.

**GRASSE SURFINE.** — MM. les Restaurateurs et chefs d'autres établissements en trouveront en gros et en détail au prix le plus modéré au dépôt établi rue de St-Vicente, numéro 43, près le petit marché, au magasin de comestibles.

**GRASA SUPERIOR.** — La encontrarán por mayor y menor en el precio mas equitativo los fondos ó gefes de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n.º 43, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

## DEMANDES ET AVIS DIVERS.

**ARMURERIE de AUBRIOT,** rue des Pêcheurs, n.º 61. On trouvera les articles suivants: Grand assortiment de pistolets de toutes classes, fusils de chasse, id. de un et deux coups, couteux de classe, et couteaux sobres nouvelle invention, sabres et épées riches, poignards, id. couteaux à ressorts, très fins, manches nacre, ivoire et écailles, instruments pour dentistes, nécessaires hommes et de dames, garnitures argent, ceinture de classes, poudrières fines, bouteilles de classes garnies, avec leurs tasses, jolies garnitures, capules de première qualité, poudre, fleurets montés, cannes de toutes classes, boîtes de couleurs très fines pour miniature, papier à dessin, feuilles d'ivoire et cadres pour miniature, porte-feuilles, carnets en ivoire sculptés, et autres, alphabets à jour, en cuivre, enriérés bronzés et dorés, tabatières en écaille et autres, avec incrustations d'or et d'argent, étuis de mathématiques, télescopes, balances pour pharmacie et pour bijouterie, plateaux

en tôle vernie, assortis, peintures fines, trousse de chirurgie, chandeliers, bougeoires et girandoles, en doublé d'argent, lampes carcel, colonnes de cristal, cassiettes cristal, nouvelle invention, verres, mèches et bombes à l'usage desdites lampes, longues vues de toutes classes, etc., etc.

**AU COMMERCE.** — La société qui existait entre MM. LEBLANC et PAVIAN pour l'exploitation du magasin de chapellerie, sise rue du Porton, ou de Saint-Pierre, n.º 50, sous le nom de sombrero oriental, est dissoute dès ce jour, et à l'amiable, le passif et l'actif de l'établissement sont désormais à la charge de M. Leblanc. — Montevideo, le 21 octobre 1842.

**M VIGNES,** horloger, nouvellement arrivé de France offre ses services au public pour tout ce qui regarde son état. On trouvera aussi chez lui un bel assortiment de montres du dernier goût, et d'un travail parfait. Son magasin est rue St-Pélope, n.º 63.

**A LOUER,** petits et grands appartements, élégamment décorés à la française, pour garçons ou pour familles, meublés ou non meublés: maison neuve rue San-Juan, en face de la fabrique de voitures de M. Mandain. S'adresser rue San-Louis à la fabrique de meubles.

**Rue San Carlos, n.º 119,** en face la maison de MM. Zimmermann, Frazier et Cie., on vend des GLACES de toutes espèces et aussi de la GLACE pour les personnes qui aiment à faire les sorbets dans leur maison.

**El doctor D. Eduardo Acebedo, interino de lo civil** es intestados.

Hago saber á todos los que se juzguen con derecho á los bienes quedados al fallecimiento del intestado portuguez, José Antonio Baladras, se presenten con los documentos de sus respectivos créditos, dentro del termino de seis meses, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Montevideo, octubre veinte y seis de mil ochocientos cuarenta y dos.

Eduardo Acebedo.

Por mandado de S. S. — Luis LERON, escribano públ. y de intest.

**AVISO INTERESANTE.** — A la Peineta Colorada, calle del Porton, n.º 136, se ha sacado RAPE frances recién llegado de Paris y de Bordeaux, fresco y de superior calidad, Rape de acapeta legitimo de la fabrica de Meuron, Cigarros de regalia y de medio-regalia, gran surtido de Cajas de rapé, carteras de todas clases, navajas de patente de afeitár, anteojos de todas clases, tiradores finos y ordinarios, camisas blancas y de color, y muchos otros artículos que por su larga estension no se mencionan, y todos á precios muy moderados.

**AVIS.** — M. Senateur Rouillier, fait savoir au public qu'il vend son établissement de restaurant et billard, situé á la Buena-Vista. Les personnes qui désiraient l'acheter peuvent se diriger chez lui pour traiter.

Madame PELTIER, nouvellement arrivée de Paris, fait savoir qu'elle fait tous genres de corsés, pour homme comme pour femme.

Dans le même atelier, l'on confectionne les robes, les voiles et les mantilles. L'on blanchit les dentelles à neuf et on les raccommode, l'on brode toutes espèces de choas, l'on fait les layettes pour les nouveaux-nés, et l'on blanchi les bas de soie, blancs comme autres, on les remets à neuf, et on remet à neuf les robes de soie, rue San-Diego, n.º 32.

**Un professeur de LANGUE ESPAGNOLE** offre ses services et ses soins assidus à ceux qui voudront bien l'honorer de leur confiance. — S'adresser au bureau du journal.

**Un jeune italien, PROFESSEUR D'EQUITATION,** désirerait de se placer dans n'importe quelle maison pour avoir soin des chevaux et les dresser selon les méthodes d'Europe. S'adresser au bureau du journal.

### Avis.

#### A LA GRANDE LUNETTE D'OR.

Magasin du sieur VIGLEZZI, Opticien, rue Saint-Gabriel, No 127 et 128.

On vient de recevoir un grand assortiment de lunetterie en tous genres: verres en cristal de roche et ordinaires, myopes et convexes, ditto de cornues, conserves, faces à main avec et sans ressorts, lunettes jumelles pour le théâtre, petites lunettes vues de campagne pour la poche. Parmi le grand choix de marchandises dont le détail serait trop long, les articles suivants serviront pour donner une idée du grand bon marché qu'on rencontrera dans cette maison: Redingottes de drap fin noir et de couleurs á 13 patacons chaque, gilets de soie assortis á 2 et 3 patacons, cols satin á id. chemisettes á pat. 1 et demi. Un joli choix de ridicules á pat. 1. Un assortiment de verres et flacons en cristal et porcelaine á pat. 1 et pat. et demi pièce, etc.

VIGLEZZI.

### Aviso.

#### AL GRAN ANTEJO DE ORO.

Tienda de VIGLEZZI, calle de San Gabriel, Nos 127 y 128. Se acaba de recibir un gran surtido de anteojos de todas clases, cristales de rocha y ordinarios, meopes y convexos, ditto de colores para conservar la vista, lentes con resortes y sin ellos. Anteojos dobles para teatro, dichos de campaña como para bolsillo. Entre el gran esujo de mercancías de que el detall seria muy largo, los articulos siguientes bastaran para dar una idea del gran baratillo que se encontrará en la dicha casa. Levitas de paño fino, negro y de color á 13 patacones una, chalecos de seda surtido 2 y 3 pat. casachinas de raso á 1 pat. idem con pecheras 1 y 1/2 pat. Un surtido de ridiculos á 1 pat. gran surtido, copas, vasos, frascos y frascos de cristales y porcelana á 1 pat. y pat. 1/2 una, etc.

VIGLEZZI.

Une jeune basquaise désirerait nourrir dans une bonne maison particulière; elle a le lait très-bon, frais et en abondance; elle présente une belle complexion et les meilleurs renseignements possibles. On peut la demander au café de M. Larronde, á la Buena vista, vis-à-vis la fabrique de savon et de chandelles.

Madame Colve, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire l'état de MODISTE EN ROBES, et qu'elle mettra tout son zèle á satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté, que par la modicité de ses prix. Demeurant rue San Francisco, n.º 18, en face la maison de M. Ruano.

### FABRIQUE DE BIERRE.

Rue de la Estanzuela, en face de la quinta de M. Anaya. Elle appartenait antérieurement á M. Guindon.

F. M. LECKNER et DAVIAUD offrent, dans cet établissement, leurs services au public qui, soit dans la maison, soit á domicile, sera servi avec exactitude, au prix modéré de deux patacons la douzaine, les bouteilles ou cruchons non compris. Les acheteurs au comptant auront un treizième á la douzaine. Prise au baril, et au comptant, on pourra donner la bouteille á raison de SIX Veintenes avec avantage du treizième. Les entrepreneurs s'engagent dès ce jour par une fabrication soignée les désirs des plus fins consommateurs. — S'adresser au dépôt, Grande rue du Marché n.º 69 en face de la place Gagancha et chez M. Tugemains, tinturier, rue du Porton, á coté de M. Monteur.

**MODES** — Madame Pénckere, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire les modes, et qu'elle mettra tout son zèle á satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté de ses chapeaux, que par la modicité de ses prix. S'adresser chez M. Martin-Rose, tailleur, rue Saint-Francisco, n.º 40.

**Maison de Santé; et Institut orthopédique,** dirigés par le docteur A. J. PELVOTO, rue San-Miguel, 127, en face l'Eglise San-Francisco. Pension, chambre et traitement, 3 patacons par jour les 15 premiers jours payés d'avance et les autres tous les jours; LES MALADES PERDRONT DROIT A TOUTE RECLAMATION SUR LE PRIX DES 15 PREMIERS JOURS PAR LE FAIT SEUL DE LEUR ENTREE DANS L'ETABLISSEMENT. Pour les esclaves et domestiques, il y a une infirmerie á part, où ils ne paieront que 2 patacons par jours. Les opérations se font á part, l'après un tarif dont les malades trouveront le tableau dans leurs chambres.

BAINS DE VAPEUR SIMPLES et SULFUREUX, 2 Patacons BAINS ORDINAIRES et DOUCHES, 1 patacon.

## OBJETS PERDUS.

La personne qui a trouvé UNE CANNE en bois de palissandre (jacaranda), surmontée d'une tête de dogue en corne fondue, est priée de la faire remettre CALLE SAN BENITO, número 3, où on lui donnera, si elle l'exige, six fois la valeur de cet objet.



### NAVIRES

en partance.



### Pour le Havre.

Passagers seulement.

Le joli brick COURIER DE LA SEINE INFÉRIEURE, fin voilier et de première classe, mettra á la voile pour cette destination le 10 novembre prochain. Il recevra quelques passagers qui seront parfaitement traités et tres-bien logés dans sa jolie chambre.

S'adresser á ses consignataires, MM. Aymes freres, rue de los Pescadores, 62.

### Pour Bordeaux.

Le beau navire français, CREISQUAR, capitaine Gravetean, doublé et chevillé en cuivre, déjà avantageusement connu ici, partira pour cette destination á la fin de novembre, la majeure partie de son fret lui est assuré et il prendra le reste á fret.

Il admet des passagers qui seront parfaitement traités. S'adresser chez M. Duplessis, rue San-Benito n.º 30.

### Pour le Havre.

Le brick français Thérèse, capitaine Noël, ayant la moitié de son chargement arrêtée, pourra prendre le reste á fret.

S'adresser á ses consignataires, MM. Greenway et comp., cu á P. H. Robillard, No 44, calle del Muelle.

## Teatro.

El Sábado 29 de octubre,

EL POETA Y LA BENEFICIAE.

La compañía gimnastica trabajara en los intermedios.

### COURRIERS.

Pour Cantones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sanlía, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois.

Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, REYNAUD.

## OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 28 Octobre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
5 heures du matin.	12°	743	Couvert.	S.S.E.	5 h. 22	6 h. 39	
Midi.	15°	749	Couvert.	S.S.E.			
6 heures du soir.	16°	751	Couvert.	S.S.E.			
Maximum.							
Minimum.							
Moyenne.	14°	749					